

20 novembre 2008

Face à la crise, les noces forcées...

Art

Les vertus de la crise



Cette oeuvre, du collectif d'artistes new-yorkais The Bruce High Quality Foundation, donne de Manhattan une version " apocalyptique " en reprenant la composition du fameux tableau d'Arnold Böcklin " L'Île des morts " (2008). Elle est exposée à la galerie créée par la Française Valérie Cueto à Chelsea. CUETO PROJECT/NEW YORK

New York, capitale mondiale du marché de l'art, vient de vivre deux semaines d'enchères catastrophiques. Mais la crise devrait permettre aux musées d'acquérir de nouvelles oeuvres et assainir un secteur objet de spéculations

e ne serais pas étonné que 30 % à 40 % des galeries de New York ferment dans les prochaines années. La crise ne fait que commencer. " Pour Philippe Ségalot, un des plus importants courtiers en art contemporain de Manhattan, le constat est sans appel : les résultats catastrophiques des deux dernières semaines d'enchères new-yorkaises montrent que le marché de l'art, en croissance constante depuis 2001, s'est écroulé. Le résultat total est inférieur de moitié aux estimations.

Dans cette ville où, dès qu'il y a une averse, les vendeurs ambulants rangent leurs sodas et sortent des lots de parapluies, les conséquences sont immédiates. Un collectionneur a ainsi reçu un appel d'une galerie : le tableau dont elle demandait antan 800 000 dollars pouvait être à lui pour quatre fois moins...

Depuis le début des années 1970, Manhattan est la capitale mondiale du marché de l'art. Du nord au sud, l'île abrite grosso modo les collectionneurs huppés et les principaux musées Upper East Side, et, plus bas, les marchands. D'abord concentrées à Uptown, près de leurs riches clients, les galeries ont essaimé à Soho dans les années 1970, puis à Chelsea, à partir de 1996. Les artistes, autrefois répartis entre Soho et TriBeCa, ont depuis longtemps été chassés plus loin par l'inflation des loyers.

Pour un habitué des galeries parisiennes, dont la surface excède rarement la centaine de mètres carrés, la découverte de Chelsea provoque un choc : les anciens entrepôts qui bordent les quais désormais désaffectés du port de Manhattan ont permis l'installation

d'espaces gigantesques, parfois de plusieurs milliers de mètres carrés, dévolus à l'art contemporain. Larry Gagosian, actuellement le plus grand marchand du monde, en possède deux à Chelsea. Auxquels il convient d'ajouter une troisième galerie dans le quartier chic de Madison, sans oublier celle de Beverly Hill (Californie), celle de Rome et les deux de Londres !

L'augmentation des loyers à Chelsea et l'inauguration en 2007 du New Museum dans le Lower East Side ont donné le signal d'un début de migration. Malgré la crise, la galerie Sperone Westwater a annoncé la construction d'un immeuble de neuf étages au 257 Bowery, qui devrait être achevé en décembre 2009.

Mais pour l'habitué, en cette période où règne habituellement une activité intense, tous ces somptueux locaux sont désespérément vides. L'amateur qui entre dans une galerie de Chelsea s'entend même dire bonjour : une politesse envers le client potentiel qui n'existe qu'en période de crise.

" Les galeries ont eu les yeux plus gros que le ventre, dit Philippe Ségalot. Il leur fallait des espaces toujours plus nombreux, toujours plus grands, qui induisent des frais généraux colossaux. Elles vont souffrir, mais aussi entraîner dans leur dépression les galeries plus jeunes. " Les galeries s'adaptent donc, comme les maisons de ventes aux enchères. Outre une civilité nouvelle envers leurs clients, une baisse des prix plus ou moins affichée, elles vont aussi licencier, massivement.

Dans la revue The Art Newspaper, Josh Baer, un fin connaisseur du marché qui publie une lettre confidentielle, mais très lue, le Baer Faxt, doute que toutes baissent leurs prix : " Ces travaux vont rester dormir dans les stocks. C'est une spirale mortelle : naufrage des prix, et naufrage de la demande. " La réalité est plus nuancée. Les prix de certains artistes en galerie étaient bien moins élevés que ceux atteints en vente publique, cause première d'ailleurs de la spéculation de ceux que Baer nomme ironiquement des " collectionneurs professionnels ", qui avaient pris l'habitude d'acheter ici une oeuvre pour la revendre là presque aussitôt, avec des plus-values hallucinantes.

Ce petit jeu est terminé. Paradoxalement, Philippe Ségalot s'en félicite : " Le marché avait besoin d'un réajustement : depuis deux ou trois ans, il connaissait une inflation, souvent injustifiée, y compris sur des artistes à peine débutants. " Mais voilà, y aura-t-il encore, ou à nouveau, des acheteurs qui seraient suffisamment friands de l'art contemporain pour l'acquérir sans perspective de plus-value ? En clair, ces gens collectionnent-ils pour l'amour de l'art ?

Et les artistes sont-ils innocents ? Non, estime Philippe Ségalot, qui accuse : " Un certain nombre d'artistes ont produit pour le marché, au lieu de se concentrer sur leur travail. La vente de Damien Hirst (Le Monde du 17 septembre) a été le dernier feu d'artifice, le pic ultime de cette folie. Il a produit pour nourrir la demande très forte de collectionneurs très jeunes. Richard Prince est dans le même cas. Sa dernière exposition à la galerie Gagosian est à vomir. Prince est un très bon artiste, mais sa série des "Nurses" a eu un tel succès qu'il a cédé à la facilité et exploité le filon. Ces pratiques-là, je ne suis pas désolé qu'elles se terminent. "

Si cette crise peut être bénéfique pour la production artistique, elle l'est aussi paradoxalement pour certaines galeries. Celles d'abord qui n'avaient pas joué le jeu de la spéculation, et avaient maintenu une ligne exigeante pour des collectionneurs fidèles, les équivalents new-yorkais des parisiens Art-Concept ou Air de Paris : elles n'auront pas plus de clients qu'avant, mais pas moins non plus. D'autres, parce que la crise va redistribuer les cartes : un certain nombre de galeries " historiques ", dont les propriétaires sont déjà âgés, n'auront pas le coeur d'affronter de nouvelles années de vaches maigres, et leurs meilleurs artistes migreront vers des lieux plus jeunes, plus dynamiques. D'autres enfin, parce que les propriétaires redeviennent raisonnables. Cueto Project, qui occupe de façon précaire un espace voué à la démolition sur la 21e Rue, à

Chelsea, vient ainsi d'apprendre que son bail était renouvelé : en raison de la crise, la construction d'un immeuble neuf est reportée.

Pour brutale qu'elle soit, cette crise n'est pas la première : " Depuis le temps que je suis dans le métier, j'ai dû en voir quatre ou cinq ", dit Simon de Pury, qui dirige la maison de ventes Phillips & de Pury et a eu suffisamment d'intuition pour en céder la majorité à un groupe de luxe russe juste avant le début du marasme... La dernière, assez brève, a été provoquée par les événements du 11 septembre 2001. Les prix avaient ensuite remonté régulièrement, portés par un élargissement de la base des acheteurs, des privés mais aussi de nouveaux musées qui s'ouvraient un peu partout dans le monde. Jusqu'à ce qu'interviennent de nouveaux acteurs, les fameux " collectionneurs professionnels ", mais aussi les dirigeants d'hedge funds, ces fonds spéculatifs américains, qui ont bouleversé la donne.

La crise précédente, plus dure et plus longue, avait débuté à l'automne 1990 et s'était poursuivie durant six à sept ans. " Elle m'a appris une chose, dit Simon de Pury, c'est que celui qui garde son sang-froid peut alors faire des achats extraordinaires. Mais beaucoup, même avec de l'argent et de la passion, n'ont pas ce courage d'aller à contre-courant. " Lui aussi trouve assez sain ce chamboulement général. " Certes, certains artistes, vedettes, mais surévalués, ne se sont jamais remis de la crise de 1990. Mais d'autres au contraire, qui étaient moins spectaculaires, ont vu leur carrière progresser régulièrement. "

Bénéfique, elle le sera également pour les musées. Ils étaient complètement dépassés par la situation, incapables de suivre l'inflation du prix des oeuvres, et totalement à la merci de leurs trustees, ces membres de conseil d'administration qui sont aussi les principaux bailleurs de fonds. Et qui imposaient leurs desiderata, y compris en matière de programmation artistique - quand ils n'ouvraient pas un musée rien que pour eux, dans un entrepôt de Miami ou un garage de Moscou, et se posaient en arbitres du goût.

Au moment où on cherche partout la valeur sûre, les historiens d'art vont à nouveau avoir leur mot à dire. Mais eux aussi se préparent à affronter la tempête. Structures privées pour la plupart, les musées doivent équilibrer leur budget. Julian Zugazagoitia dirige le Museo del Barrio, le centre d'art latino-américain de New York. Il a un budget de 30 millions de dollars, et son établissement, actuellement en travaux, doit rouvrir en septembre 2009. Il est serein pour ce qui le concerne, mais vient d'apprendre une diminution de 30 % de la subvention de la ville. " Heureusement, aujourd'hui, elle ne représente que 10 % de mon budget, qui est essentiellement alimenté par des philanthropes et des fondations, contre 80 % il y a quinze ans. Si c'était encore le cas, nous ne pourrions pas tenir. Et c'est pareil pour tous les musées, le Met, Carnegie Hall, le Musée d'histoire naturelle, ou le Brooklyn Museum : les subventions municipales sont amputées de 20 % à 40%. Certains vont être obligés de fermer. "

Car les trustees sont aussi des hommes d'affaires. Certains ont beaucoup perdu dans le krach. " Et ceux qui ont encore de l'argent vont avoir tendance à le garder pour pouvoir saisir l'opportunité de racheter de bonnes affaires en difficulté ", explique M. Zugazagoitia, en saluant au passage ces particuliers qui soutiennent la création, comme Carmen Ana Unanue, une riche Portoricaine à l'origine d'un don de 3 millions de dollars.

Lui-même revient d'une tournée en Amérique latine : " Ils sont moins touchés par la crise, et sont intéressés à soutenir ce lieu ", bastion de leur culture en terre yankee. Néanmoins, conclut-il, tous les directeurs de musée aujourd'hui se posent les mêmes questions : " Combien d'employés vais-je pouvoir garder, et combien d'expositions vais-je devoir déprogrammer ? "

Harry Bellet New York, envoyé spécial